

PIERRE SAUREL

Sir George assassiné



BeQ

Pierre Saurel

L'agent IXE-13 # 026

Sir George assassiné

roman

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *Littérature québécoise*

Volume 290 : version 1.0

Sir George assassiné

Numérisateur : Jean Layette.

Éditions Police Journal

Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Illustration de couverture :

André L'Archevêque.

I

Les espions des services alliés n'ont pas toujours la tâche facile.

C'est ainsi, qu'au cours de sa dernière mission, l'as des agents secrets, IXE-13, avait eu toutes les peines du monde pour sortir de l'Allemagne nazie.

Par deux ou trois fois, lui et ses compagnons, vinrent près de retomber aux mains des Boches.

Mais après maintes aventures, ils avaient pu revenir en Angleterre.

IXE-13 essaya plusieurs moyens pour entrer en communication avec son chef, Sir George Buswick.

Enfin, au bout de quelques jours, il reçut un message lui enjoignant de se rendre dans une petite maison d'un quartier de Londres.

Sir George l'attendait là.

L'Angleterre, comme tous les autres pays, était peuplé d'espion. Le chef du service d'espionnage (surtout lui) devait se surveiller constamment.

Il fit passer IXE-13 dans une petite pièce.

Après lui avoir demandé des détails sur sa dernière mission, Sir George le félicita copieusement.

– Maintenant IXE-13, nous allons parler d'autre chose.

Une nouvelle mission sans doute.

– Je vous écoute, Sir... C'est une nouvelle mission ?...

– Oui et non.

– Comment cela ?

– Voici. Je n'ai pas besoin de vous immédiatement, mais je veux que vous vous teniez prêt.

– Bien, Sir.

– À mon premier appel, vous devrez partir pour les États-Unis. Vous allez changer votre rôle

en celui de messenger. Vous voyez que c'est facile.

– Vous avez quelque chose à faire livrer, là-bas ?

– Oui et quelque chose de très important. On travaille présentement à la fabrication d'un explosif plus puissant que tout ce qui a déjà été fait jusqu'ici.

– Il ne s'agirait pas d'une nouvelle bombe qu'on appellerait atomique ?

– Vous en avez déjà entendu parler ?

– Vaguement, Sir.

Sir George reprit :

– Vous voyez ce que cette découverte veut dire, IXE-13 ?... Non seulement ce sera un engin de guerre formidable, mais ce sera une découverte qui bouleversera le monde. Lorsque vous êtes allé à l'école, on vous a appris que l'atome était indivisible. C'est même là, la base de toute la physique.

– C'est extraordinaire, murmura l'espion. Jamais je n'aurais cru qu'un jour...

– Pour moi, nous n'avons pas fini d'en voir. Je me demande ce que sera le monde en l'an deux mille.

Les deux hommes demeurèrent pensifs durant quelques secondes, puis, Sir George reprit :

– Tous les pays du monde travaillent à cette découverte.

– Tous les pays ?

– Sans exception. L'Allemagne, l'Italie, la Russie, les États-Unis, nous autres... alors, vous comprenez comme moi, que le pays qui formera la première bombe atomique, sera respecté des autres.

– Je vous crois. On dit que cette bombe pourra anéantir des villes entières ?

– Possible. Les espions allemands surveillent de très près nos médecins, nos chimistes, nos savants qui travaillent à la recherche du secret atomique. Je crois, cependant, que les États-Unis sont en avant de tous les pays dans les recherches. Nous avons décidé de leur aider.

– Ah bon, je comprends. Ensemble, vous

réussirez.

– Probablement. Un de nos savants a fait dernièrement une découverte susceptible de faire avancer les recherches d'un pas de géant. Il faudrait faire parvenir aux États-Unis ce qu'il a trouvé.

– Et c'est là ma mission ?

– Oui. Le savant m'a dit que ce ne serait qu'un bout de feuille avec quelques chiffres. J'ai décidé de donner ce travail important à mon meilleur espion.

– Sir, vous allez réussir à me rendre orgueilleux.

Sir George sourit.

Puis, il sortit un crayon de son pupitre.

– J'ai pensé, IXE-13, que nous pourrions cacher cette fameuse formule dans ce crayon. Nous pourrions mettre le papier dans le compartiment qui contient ordinairement la mine.

– C'est une cachette sûre.

– Personne ne pourra se douter que ce crayon

renfermera un secret aussi important.

– Quand dois-je partir ?

– Je ne sais pas encore. Aussitôt que j’aurai reçu la formule, je me mettrai en communication avec vous.

– Bien, Sir.

– De plus, j’essaierai de vous avoir un avion... Vous êtes pilote ?

– Oui.

– Alors, vous pourrez partir seul. J’aime mieux cela.

IXE-13 se leva :

– D’ici ce temps-là, Sir ?

– D’ici ce temps-là, reposez-vous. Je crois que vous avez bien mérité quelques jours de répit.

– Merci, Sir.

Sir George lui tendit la main :

– Encore une fois, IXE-13, mes félicitations. J’espère que vous continuerez à remporter de beaux succès.

– J’attendrai de vos nouvelles, Sir.

– Au revoir, IXE-13.

– Au revoir, Sir.

– À bientôt !

IXE-13 sortit.

Il se dirigea immédiatement vers la maison où Gisèle Tubœuf, sa fiancée, et Marius Lamouche, un Marseillais, l’attendaient.

En le voyant apparaître, Marius demanda :

– Eh bien patron, partons-nous pour ailleurs ?

IXE-13 hocha la tête :

– Non, ce sera très tranquille d’ici quelque temps.

– On ne vous a pas confié d’autres missions ?

– Si, mais ce n’est pas une mission comme les autres. C’est plutôt un voyage aller-retour aux États-Unis.

Gisèle s’écria :

– Je suppose que tu pars seul ?

– Oui, mais pas tout de suite.

– Ah !

– Je dois attendre les ordres de Sir George et ils peuvent retarder encore durant quelques jours.

– Et d’ici là ?

– Nous allons nous reposer, mes amis.

– Mais patron, lorsque vous serez parti, nous allons nous croiser les bras et attendre votre retour, peuchère, vous savez que je n’aime pas à rester inactif.

– Ne crains rien, Marius. Je vais en parler à Sir George et tu auras certainement quelque chose à faire.

Le même soir, Gisèle s’approcha de notre héros.

– Jean.

On sait qu’IXE-13 s’appelait réellement Jean Thibault.

– Oui, Gisèle.

– Demain, j’aimerais que tu viennes avec moi.

– Où ?

– Voir maman Cornu.

Madame Cornu était la mère adoptive de Gisèle.

IXE-13 avait réussi à la faire sortir d'un camp de concentration pour l'emmener en Angleterre.

Là, il l'avait confiée à des Sœurs qui la gardaient en pension dans un hospice.

– Mais certainement, Gisèle, répondit l'espion.

– Ça lui fera tellement plaisir. Je ne l'ai pas vue depuis longtemps.

– Marius viendra aussi ?

– Oui, je lui en ai parlé.

Le lendemain matin, nos trois amis partaient pour l'hospice.

On imagine la joie de madame Cornu lorsqu'elle revit sa fille.

La bonne vieille femme pleurait de joie.

– Nous reviendrons vous voir, maman, dit Gisèle. Nous sommes ici pour quelques jours.

– Tu emmèneras ton fiancé.

– Oui, oui.

Pendant plus d'une semaine, nos trois amis eurent du bon temps.

Ils se payèrent même le luxe d'aller au théâtre.

Puis, un jour, IXE-13 reçut un coup de téléphone.

– Ici le bureau de placement, vous avez demandé un emploi, monsieur ?

– Moi, mais...

– J'ai quelque chose comme messenger.

IXE-13 comprit :

– Oui, oui, qu'est-ce que c'est ?

– Rendez-vous à 126, rue Boyd, demain, vers onze heures du matin, vous verrez le gérant. Il vous engagera aussitôt.

– Très bien, merci.

IXE-13 raccrocha :

– Ça y est, dit-il.

– Tu pars ?

– Je le crois. En tout cas, j'ai rendez-vous avec

Sir George Buswick.

– N’oubliez pas de lui parler de nous, dit Marius.

– Ne craignez rien, je vais tout arranger.

Vers dix heures et demie, le lendemain matin, IXE-13 quittait la maison de pension pour se diriger vers la rue Boyd.

Il arriva vers onze heures moins quart.

Mais il eut beau sonner, personne ne vint ouvrir.

– Je suis probablement trop à bonne heure.

IXE-13 se dirigea vers un café qui se trouvait au coin de la rue.

– Une bière, commanda-t-il.

– Bien, monsieur.

IXE-13 but lentement sa consommation. Lorsqu’il eut fini, il était près d’onze heures dix.

Il retourna à l’adresse de la rue Boyd.

De nouveau, IXE-13 sonna à quatre reprises.

Personne ne vint ouvrir.

L'espion tourna la poignée de la porte.

– Tiens, elle n'est pas fermée.

Curieux, IXE-13 décida d'entrer.

– On ne sait jamais, il s'est peut-être passé quelque chose...

En entrant, il y avait un long corridor et de chaque côté, trois portes.

IXE-13 jeta un coup d'œil dans la première pièce.

C'était un salon. Il n'y avait absolument personne dans l'appartement.

La seconde pièce consistait en un boudoir.

IXE-13 demeura saisi sur le seuil de la porte.

Un homme était étendu au centre de la pièce, un poignard plongé entre les deux épaules.

IXE-13 s'avança vivement, retira le poignard de la blessure, et retourna l'homme sur le dos.

– Sir George !

L'espion se pencha sur le corps du grand patron.

Il ne respirait plus.

Le Canadien se releva. Il était très pâle.

Il tenait toujours le poignard dans ses mains.

À ce moment précis, une voix résonna sur le seuil de la porte :

– Pris au piège, n'est-ce pas, l'ami.

Vivement, l'agent secret se retourna.

Il eut un frisson. Deux policiers en uniforme se tenaient debout, au centre de la porte.

II

IXE-13 s'avança vers eux :

– Cet homme vient d'être assassiné.

– À qui le dites-vous ?... s'écria un des policiers.

L'autre sortit son revolver :

– Pas un geste. Laissez ce poignard, autrement...

L'espion l'interrompt :

– Mais vous êtes fous, vous croyez que...

– Nous croyons ce que nous voulons. Nous venons de recevoir un coup de téléphone. Quelqu'un entendait des cris. Nous accourons. Nous arrivons à peine deux minutes après le coup de téléphone, nous vous trouvons auprès d'un homme mort et vous tenez un poignard à la main. Allons donc, nous ne sommes pas des imbéciles.

– Mais cet homme est mort depuis plusieurs minutes.

– Impossible. Il y a deux minutes, on entendait des cris ici.

Le policier se tourna vers son confrère.

– Tu fais mieux d'appeler au poste. Le sergent viendra prendre cela en mains.

– Et celui-là ? fit-il en désignant IXE-13.

– On va attendre le sergent.

Le Canadien n'était pas trop inquiet.

Il savait qu'il allait fort bien s'en tirer. Lorsqu'il aurait établi son identité, ce serait un jeu pour lui de reprendre sa liberté.

Mais IXE-13 ne devait pas dévoiler l'exacte vérité.

Il ne pouvait pas parler du fameux crayon, qui devait contenir la formule du savant, en rapport avec la bombe atomique.

Il jeta un coup d'œil sur le corps de Sir George. Il n'y avait aucun crayon dans sa poche de gilet.

Le meurtrier pouvait-il être un agent ennemi qui connaissait la cachette ?

C'était bien possible.

Le crayon pouvait aussi se trouver dans la pièce.

Alors, IXE-13 n'aurait aucune chance de le trouver.

Il songea à Marius et à Gisèle.

S'il pouvait les prévenir, ils pourraient peut-être lui aider.

Le sergent et quelques autres policiers arrivèrent enfin.

Ils examinèrent le corps et ne trouvèrent aucune carte d'identification sur le cadavre.

Le sergent se tourna vers IXE-13 :

– Vous connaissez la victime ?

– Oui.

– Qui est-ce ?

– Je regrette, mais je ne puis rien dire pour le moment. Je parlerai devant le chef de Scotland

Yard, pas ailleurs.

– Votre nom ?

– Vous ne le saurez pas.

Le sergent caressa sa moustache :

– Hum... il est rétif, le moineau.

Se tournant vers ses hommes, il ajouta :

– Emmenez-le au poste, je communiquerai avec Scotland Yard aujourd'hui.

– Bien, sergent.

Quatre hommes encadrèrent IXE-13 et il fut conduit au poste de police le plus près.

À peine quelques minutes après son arrivée, le sergent le fit passer dans un petit bureau.

Trois autres détectives se trouvaient avec lui.

– Et maintenant, mon vieux, dit le sergent, tu vas parler.

– Tiens, tiens, un troisième degré ?...

– Appelle-ça comme tu voudras. Je veux savoir la vérité. Tu fais mieux de me la dire. Tout d'abord, ton nom ?

– Sergent, je regrette, mais même si vous m’arrachez la langue, je ne parlerai pas. Je n’en ai pas le droit.

– Pas le droit ?

– Non. Je ne puis dire la vérité qu’à votre supérieur, c’est-à-dire, j’aimerais à parler au grand chef de Scotland Yard.

– Il n’a pas de temps à perdre avec un meurtrier ordinaire.

– Mais puisque je vous dis...

– Que vous n’avez pas tué. Ils disent tous ça.

IXE-13 décida de changer de tactique :

– Sergent. Désirez-vous garder votre position ?

– Tiens, maintenant, c’est vous qui essayez de me faire peur ?

– Du tout, mais si vous essayez de me faire parler, je ne vous donne pas deux heures dans la police. Plus que ça, vous passerez peut-être en cour martiale.

Le sergent fronça les sourcils.

Il resta de longues minutes sans rien dire.

Puis, soudain, il fit signe aux autres détectives qui étaient avec lui.

– Sortez, je veux lui parler seul à seul.

Les détectives obéirent.

Lorsqu’il fut seul avec IXE-13, il demanda :

– Alors... c’est une affaire internationale ?...

– Je regrette, mais je ne dirai rien.

– Mais je suis seul avec vous.

– Je ne parlerai pas plus.

– Si vous n’avez pas tué, comment se fait-il que vous étiez dans la maison au moment du meurtre ?

– Je n’y étais pas. Lorsque je suis arrivé, l’homme était mort.

– Pourquoi êtes-vous allé là ?...

– J’avais rendez-vous avec le mort.

– Et vous ne voulez pas me dire de qui il s’agit ?

– Non, car il est fort possible qu’on veuille

tenir cette mort secrète.

Le sergent se leva.

– Très bien, dit-il, je vais communiquer avec Scotland Yard.

– Merci.

– Vous n’avez pas à me remercier, car, je vous garantis, qu’eux vont vous faire la vie beaucoup plus dure que moi.

– Ils ne me la feront pas après que je leur aurai raconté mon histoire.

– C’est vous qui le dites.

Le sergent ouvrit la porte et appela les policiers :

– Reconduisez-le à sa cellule.

Vers une heure, on vint porter un léger repas à
IXE-13.

Ce dernier demanda au gardien :

– Savez-vous si le sergent s’est mis en communication avec Scotland Yard ?

– Je ne sais rien.

Et le gardien s'éloigna.

Enfin, vers quatre heures, le gardien vint ouvrir le cachot d'IXE-13.

– Sortez.

Trois policiers et le sergent attendaient à la porte.

Ce dernier expliqua :

– On vous attend à Scotland Yard.

– Merci.

Ils montèrent dans une voiture et emmenèrent leur prisonnier devant l'énorme édifice, dans lequel se trouvaient les bureaux de Scotland Yard.

On mena IXE-13 directement au grand chef.

Il demeura seul avec lui.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le chef. Il paraît que vous désirez me parler.

– Oui. Vous êtes au courant du meurtre de ce matin ?

– Le meurtre de cet inconnu, sur la rue Boyd,

oui. C'est vous qui l'avez tué ?

– Non.

– Alors qu'est-ce que c'est ?... parlez !

– Chef, je veux que vous me promettiez que ce que je vais vous révéler restera entre nous.

– Parlez, je verrai ensuite la nature de vos déclarations.

Il y eut un silence, puis l'espion annonça :

– L'homme que vous avez trouvé mort ce matin, n'est nul autre que Sir George Buswick.

Le policier sursauta :

– Sir George... le chef du service d'espionnage ?

– Lui-même.

– Comment savez-vous ?

J'avais rendez-vous ce matin pour onze heures. Lorsque je suis arrivé, je l'ai trouvé mort, un poignard dans le dos. J'ai enlevé le poignard et c'est à ce moment que la police est arrivée et qu'elle m'a pris pour l'assassin.

Le chef n'était pas encore revenu de sa surprise.

– Sir George Buswick... non, c'est impossible !

– Vous n'avez qu'à faire vérifier.

– C'est ce que je vais faire le plus tôt possible.

Il y eut un silence, puis il demanda :

– Et vous, qui êtes-vous ?

– Un des agents secrets du service d'espionnage allié, chef.

– Votre nom ?

– Je regrette, le devoir...

– Je suppose que vous alliez voir Sir George pour une certaine mission ?

– Justement. À ce sujet-là, je voudrais vous demander un service.

– Lequel ?

– Il se peut que le meurtrier ait pris ce que je cherche, mais il est possible aussi que l'objet qui m'intéresse soit encore dans la pièce. C'est ce

que Sir George devait me remettre.

– Quoi ?

– Un crayon automatique de couleur brune.

– Un crayon ?... mais que diable vouliez-vous faire avec ce crayon ? Il me semble que Sir George n'aurait pas pris la peine de rencontrer un de ses agents pour lui donner un crayon.

– C'est pourtant comme ça.

– Et vous croyez qu'il est possible qu'on l'ait tué spécialement pour s'approprier ce crayon ?

– Oui.

– Mais, il a donc une grande valeur, ce crayon ?

– Plus que vous ne croyez. L'intérêt de la nation est en jeu et il faut retrouver ce crayon.

Le chef réfléchit :

– Je vais donner des ordres pour qu'on cherche ce crayon... En attendant, vous allez retourner au cachot. Je ne puis vous laisser sortir.

– Au poste de police ?

– Non, je vous garde à Scotland Yard. D’ici ce soir, je saurai à quoi m’en tenir.

Le chef vint pour sortir.

– Est-ce que je pourrais vous demander une faveur ?

– Laquelle ?

– J’ai à Londres, deux compagnons. Une fille et un homme. La jeune fille est ma fiancée et j’aimerais la rassurer.

– Bien. Mais faites attention à vos paroles.

– Merci.

Quelques secondes plus tard, IXE-13 réussissait à parler à Gisèle :

– Oui.

– C’est le patron.

IXE-13 se tourna vers le chef de Scotland Yard :

– Vous comprenez le français ?

Le chef approuva de la tête et l’espion put continuer sa conversation :

– Je ne pars pas.

– Non ?

– Il est arrivé des événements imprévus. Je ne puis rien te dire pour le moment. Mais, ne sois pas inquiète, je suis en parfaite sécurité. Ce soir, je vous téléphonerai. Soyez prêts à agir, toi et Marius, il se peut que j'aie besoin de votre aide.

– Mais où es-tu ?

– Je ne puis rien te dire. Tout ce que je vous demande, à tous les deux, c'est de ne pas vous inquiéter.

– Bon, très bien.

– Au revoir, Gisèle, à ce soir.

IXE-13 raccrocha.

Le chef lui fit signe :

– Suivez-moi.

Cinq minutes plus tard, l'espion était de nouveau dans un cachot.

– Dire que je perds tout ce temps. Le meurtrier s'est peut-être enfui avec la formule. Nous ne pourrions jamais plus le rejoindre.

III

– Sortez.

– Que me voulez-vous ?

– Le chef vous fait demander. Allons, debout.

IXE-13 dormait sur son grabat.

Il devait être assez tard.

Il jeta un coup d’œil sur sa montre :

– Neuf heures. Gisèle et Marius doivent être inquiets.

Il suivit le gardien qui l’emmena dans une petite pièce.

Deux hommes se trouvaient là. L’un d’eux était le chef de Scotland Yard.

L’autre, IXE-13 le reconnut aussitôt.

– Sir Arthur William.

– Oui, c’est bien moi, dit l’homme. Je vois que

vous me reconnaissez.

Sir William était l'assistant de Sir George.

C'est probablement lui qui prendrait sa succession.

– Vous me reconnaissez, Sir ?

– Certainement.

Il se tourna vers le chef :

– C'est bien l'un de nos agents. C'est même notre meilleur. Je vous ordonne donc de le laisser.

– Très bien Sir, vous pouvez partir avec lui.

Et à peine cinq minutes plus tard, IXE-13 était libre.

– Maintenant, IXE-13, dit Sir Arthur, vous allez me raconter cette affaire de crayon.

– Ah, le chef vous a dit ?

– Oui.

– Vous n'étiez pas au courant ?

– Mais non. Je sais que Sir George devait confier la mission d'aller porter une formule en

rapport avec la bombe atomique.

– Mais c’est ça...

– Quoi ?

– Le crayon.

– Je ne comprends pas.

IXE-13 demanda :

– Dites-moi, l’avez-vous trouvé ?

– Le crayon ?... oui.

– Donnez-le-moi, vite. Je vous expliquerai
ensuite.

Sir Arthur mit la main dans sa poche et sortit
le crayon.

– Il était dans un des tiroirs de bureau. Les
assassins ont fouillé les tiroirs mais ils n’ont pas
semblé s’en préoccuper.

IXE-13 prit le crayon et dévissa le bout.

Il regarda à l’intérieur.

Il y avait une petite feuille roulée.

– Ça y est, Sir... les espions n’ont pas réussi.

– Vous voulez dire que la formule...

– Sir George avait eu la précaution de la glisser à l'intérieur de ce crayon.

– Tant mieux, tant mieux. Maintenant IXE-13, il ne faut pas oublier votre mission. Tenez, entrons prendre un verre ici. Nous en parlerons.

Ils firent irruption dans un cabaret.

Sir Arthur commanda deux consommations.

– Vous deviez partir, comment ?...

– En avion. Sir George devait s'occuper de m'en avoir un...

– C'est que les pilotes sont tous occupés.

– Justement, je suis pilote moi-même.

– Ah, ah, alors, les choses sont arrangées. Voulez-vous partir demain ?

– Le plus tôt possible, Sir.

– Alors, vous allez me laisser votre numéro de téléphone. Je vous ferai parvenir un message d'ici demain. Soyez prudent... et surveillez le crayon.

– Ne craignez rien, Sir.

Ils finirent de boire, puis IXE-13 se leva :

– Alors, je vais vous quitter Sir, et merci.

– De rien.

– J’attendrai de vos nouvelles, demain.

– C’est ça !

– Il était près de dix heures.

Seules, quelques lumières très faibles, éclairaient Londres. Mais l’espion connaissait bien la ville et il prenait des raccourcis pour retourner à la maison de pension.

Mais depuis quelques secondes, il s’apercevait que deux ombres semblaient le suivre.

Brusquement, les deux ombres disparurent.

– Cet assassinat de Sir George m’a énervé. Ce devait être des gens comme moi qui regagnaient leur domicile.

Soudain, les deux ombres apparurent de nouveau.

Mais cette fois, les deux hommes étaient devant lui.

– C’est un hold-up, dit l’un d’eux.

– Haut les mains.

IXE-13 obéit.

Deux hommes armés contre un seul, il ne pouvait rien faire.

– Vite, votre portefeuille.

IXE-13 vint pour rabaisser ses mains.

Mais aussitôt, l'un des deux gangsters s'écria :

– Non, non, ne remuez pas. Jos, fouille-le.

Aussitôt, l'homme sortit tout ce qu'IXE-13 avait dans ses poches y compris le fameux crayon.

– Son portefeuille... voici quelques papiers.

– Emporte-les.

– Un mouchoir... un porte-clefs...

– Tu peux lui laisser cela.

– Il y a aussi deux crayons et une plume.

L'un des bandits leur jeta un coup d'œil :

– Ça ne vaut pas grand-chose, laisse-les lui.

IXE-13 soupira de joie.

On lui laissait le crayon.

L'un des hommes lui donna un vigoureux coup de crosse de revolver :

– Il en a pour deux ou trois bonnes minutes, viens.

Les deux hommes se sauvèrent, laissant notre héros, étendu sur le pavé.

Bientôt, IXE-13 ouvrit les yeux.

Mais il les referma aussitôt, car tout tournait autour de lui.

L'air vif le ranima cependant et il put se relever.

Tout ce qu'il désirait, c'était de se rendre à la maison, de faire panser sa blessure à la tête.

Ensuite, il réfléchirait à ce qui s'était passé.

Enfin, il aperçut la façade de la maison.

D'un pas encore chancelant, IXE-13 s'y dirigea, sonna et la concierge vint ouvrir.

– Tiens, bonsoir, monsieur Smith (c'était le nom qu'IXE-13 avait donné).

– Bonsoir, madame.

– Êtes-vous malade ?

– Un petit étourdissement.

– Entrez vite. Vos amis vous attendent. Ils sont même très inquiets, je crois.

Elle appela Marius.

Le Marseillais aida le patron.

– Peuchère, vous êtes blessé à la tête.

– Ce n'est rien. Des voleurs...

Marius comprit que le patron ne voulait rien dire devant la concierge.

Ils firent un pansement temporaire à IXE-13, puis Gisèle dit :

– Nous allons le monter à sa chambre. Il a besoin de repos, je crois.

– C'est ça.

La concierge les aida à prendre l'escalier, mais lorsqu'IXE-13 fut rendu dans son appartement, aussitôt, les deux Français se précipitèrent dans la pièce.

– Êtes-vous assez bien pour parler, patron ?

– Mais oui.

– Ne te fatigue pas, dit Gisèle.

– Ne crains rien.

Le Marseillais reprit :

– Alors, cette histoire de voleur, c'était pour tromper la bonne femme. Bonne mère, j'ai tout de suite compris.

– Bon, Marius, c'est l'exacte vérité.

– Hein ?...

– Oui, oui, des gangsters m'ont enlevé mon portefeuille.

– Raconte.

L'espion commença :

– Tout d'abord, la nouvelle la plus importante : Sir George a été assassiné.

– Quoi ?

– C'est impossible !

IXE-13 leur raconta ce qui s'était passé.

Puis, il leur fit part de son arrestation et enfin

de la visite de Sir Arthur.

– Heureusement qu’il a pu te faire sortir de là, fit Gisèle.

– Mais ce qu’il y a de plus beau, c’est qu’ils ont retrouvé le crayon.

Et il termina son récit, en leur racontant comment Sir Arthur lui avait remis le crayon.

– Alors, tu pars demain ?

– Sir Arthur doit m’appeler.

– Mais le vol, patron, peuchère, parlez-nous de cela.

– Bah, ça n’a pas d’importance, c’est en dehors de l’affaire. Deux bandits armés m’ont pris mon portefeuille.

Soudain, il sursauta :

– Que je suis donc bête de ne pas y avoir pensé !

– Quoi ?

– Ils ont pris mon portefeuille mais ils ont aussi emporté tous les papiers que je possédais.

– Pourquoi ?

– Voilà. Et ce n'est pas tout. Ils ont refusé d'emporter ma plume et mon crayon qui valent plusieurs dollars.

– Curieux de voleurs, remarqua Gisèle.

– En effet, très curieux. Il n'y a qu'une solution possible.

– Laquelle ?

– Ces hommes ne voulaient pas d'argent. Autrement, ils auraient pris ma plume, ma montre, etc... mais ils ont pris mes papiers.

Marius s'écria :

– Peuchère, je l'ai, patron. Ils cherchaient votre document secret.

– Tu as trouvé Marius. Je croyais que ma mission serait facile, mais maintenant, je pense plutôt que mes troubles ne font que commencer.

IV

– Monsieur Smith ?

– Oui madame ?

– Vous êtes demandé au téléphone.

– Ah bon, merci.

IXE-13 descendit vivement.

– La compagnie de transport par avion qui parle, fit une voix.

– Oui.

– Vous avez fait réserver une place sur l'avion qui doit partir à trois heures cet après-midi ?

– Oui, en effet.

– Eh bien, l'avion partira du hangar numéro sept. Comme c'est un spécial, en arrivant, demandez à parler au sergent Ducault.

– Très bien. C'est tout ?

– Oui.

– Merci.

IXE-13 avait compris le sens caché de ce message.

Il devait se rendre à un champ d'aviation pour trois heures.

Au hangar numéro 7, il devait demander à parler au sergent Ducault.

Il appela aussitôt Marius.

– Qu'est-ce qu'il y a, patron ?

– Je pars cet après-midi, à trois heures.

– Ah !

– J'ai une mission à te confier.

Le Marseillais se redressa :

– À moi ?

– Oui Marius, j'ai beaucoup réfléchi depuis hier. J'en suis venu à la conviction que ceux qui ont tué Sir George, recherchent le fameux document que j'ai en ma possession.

– Peuchère patron, ils vont peut-être tenter de

vous tuer ?

– Peut-être, mais j'ai déjà un avantage sur Sir George.

– Lequel ?

– Je sais qu'on va essayer de m'attaquer. Sir George ne s'attendait à rien. Les meurtriers savaient que j'irais lui rendre visite à onze heures et ils ont voulu me laisser accuser. Ils avaient bien dressé leur plan.

– Comment cela ?

– Eh bien, après avoir assassiné Sir George, ils ont attendu mon retour. Ils devaient être cachés tout près de la maison. Ils m'ont vu entrer, alors ils ont appelé la police.

– Mais pourquoi ont-ils fait cela ?

– Pour que je n'aie pas le temps de prendre le document qu'ils n'avaient pu trouver.

– Je vois... je vois...

– Maintenant, ils se doutent bien que ce document, je l'ai sur moi puisqu'ils m'ont attaqué. Et bien, cet après-midi, lorsque je me

rendrai à l'aéroport, je n'aurai pas le document.

– Quoi ?

Marius était tout surpris des déclarations de son patron.

– Vous n'emporterez pas le document avec vous ?

– Non.

– Mais voyons, patron, vous partez pour les États-Unis afin de livrer ce document.

– Je sais...

– Et vous allez le laisser ici ?

– Je n'ai pas dit cela.

Le Marseillais haussa les épaules.

– Bonne mère, c'est moi qui suis sourd, où c'est vous qui êtes maboule, patron.

– Nous ne sommes ni l'un ni l'autre, Marius, je n'avais pas fini de t'expliquer.

– Ah bon, continuez.

– Eh bien, le crayon, c'est toi qui l'emporteras à l'aéroport.

Marius bondit :

– Peuchère, je l'ai. Si les bandits vous attaquent, ils ne trouveront absolument rien.

– Justement.

– Et moi qui serai à vos côtés, j'aurai le document et ils ne me toucheront pas. Elle est bien bonne.

– Non, non, Marius, tu ne seras pas à mes côtés. Tu vas partir d'ici avant moi.

– Avant vous ?

– Oui, et tu m'attendras au terrain d'aviation.

– Bon, comme vous voudrez, patron.

– Viens, nous allons mettre Gisèle au courant de notre idée.

Ils descendirent.

IXE-13 raconta tout à Gisèle.

– Écoutez, dit-elle, je préférerais de beaucoup que Marius t'accompagne, Jean.

– Pourquoi.

– Parce que si tu es attaqué, vous serez deux.

Moi, j'irai porter le crayon à l'aéroport.

– Non Gisèle.

– Pourquoi pas ?

– Parce que nos ennemis, des espions sans doute, savent peut-être que vous êtes mes compagnons. Ils ont peut-être décidé de t'enlever. Ils savent qu'en prenant une femme, surtout une fiancée, c'est assez facile de faire marcher un homme.

– Mais.

– Non, Gisèle, je dois partir pour l'Amérique, et je ne veux pas qu'il t'arrive quoi que ce soit avant mon départ.

La vaillante Française dut se soumettre.

– C'est très bien, patron, dit-elle, je vous obéirai à la lettre.

– Bravo Gisèle, c'est ce que je désire le plus.
L'heure du dîner approchait.

Nos trois amis mangèrent ensemble.

À une heure trente, IXE-13 appela Marius.

Il mit la main dans sa poche, et sortit le crayon :

– Tiens, Marius.

– Merci patron.

– Fais-y bien attention. C'est un crayon ordinaire, mais ne te laisse pas voler.

– Ne craignez rien, je donnerai ma vie pour lui.

– Sors, prends un taxi et rends-toi directement à l'aéroport. Tu m'attendras près du garage numéro 7.

– Bien.

Marius glissa le crayon dans sa poche.

– Au revoir, patron.

– Bonne chance, Marius.

Le Marseillais partit.

IXE-13 monta à sa chambre, prépara sa petite valise, puis alla retrouver Gisèle.

– Combien de temps seras-tu parti ?

– Je ne sais pas, Gisèle. Peut-être une semaine.

S'il y a quelque chose de spécial, je te le laisserai savoir.

– Je vais m'ennuyer à mourir. Il y a longtemps que nous ne nous étions pas séparés.

– Dans notre métier, ça doit infailliblement arriver.

Il la prit dans ses bras :

– L'heure avance, mon amour, et je dois partir.

– Au revoir, mon fiancé.

– Ma fiancée !

Ils échangèrent un long baiser.

IXE-13 ramassa sa valise et sans dire un mot, sans se retourner, il sortit de la pièce.

Il descendit l'escalier en vitesse, appela un taxi :

– Chauffeur ?

– Yes Sir ?

– Conduisez-moi à l'aéroport et en vitesse.

– Bien.

Il était deux heures dix.

Le voyage durait environ vingt minutes.

À trois heures moins vingt-cinq, IXE-13 arrivait à l'aéroport.

Il paya le chauffeur et se dirigea immédiatement vers le hangar numéro 7.

Il avait beau regarder partout, il ne voyait aucune trace de Marius.

– Il est peut-être entré dans le bâtiment.

IXE-13 ouvrit la porte.

Aussitôt, un soldat lui barra la route :

– On ne passe pas.

– Le sergent Ducault m'attend.

– Votre nom ?

– Dites-lui que je suis le voyageur spécial qui doit partir à trois heures.

Un autre soldat partit faire le message.

Bientôt, il revint et fit signe à IXE-13.

– Si vous voulez me suivre.

Ils traversèrent la bâtisse pour s'arrêter devant la porte d'un bureau.

Le soldat frappa :

– Entrez.

Il ouvrit la porte et laissa passer IXE-13.

L'espion salua :

– C'est moi. Essayez-vous.

IXE-13 obéit.

– J'ai reçu des ordres de Sir Arthur, votre avion est prêt. Quand vous voudrez partir...

– Dites-moi, sergent, vous n'avez pas reçu la visite d'un Français ? Un Marseillais ?

– Non, du tout.

– Vous êtes certain.

– N'ayez crainte, je reconnais mes camarades. Je suis Français moi-même. Mais pourquoi me posez-vous ces questions ?

– Parce que ce Français est mon ami. Il doit me rencontrer ici pour me remettre un document de première valeur.

– Il n'est peut-être pas arrivé.

– Il est parti avant moi et du même endroit.

- Où lui avez-vous donné rendez-vous ?
- Près du hangar.
- Allons voir.

Les deux hommes sortirent. Le sergent interrogea les gardes :

– Vous n’avez pas vu un homme en civil. Un grand, six pieds. Il est supposé être venu, il y a une dizaine de minutes. Les gardes furent catégoriques :

- Non, personne n’est venu.
- Attendons, dit IXE-13.

Trois heures... trois heures quinze...

Marius n’arrivait toujours pas.

IXE-13 se leva :

– Sergent, je vais être obligé de retarder mon voyage.

– Vous ne pouvez pas partir sans ce document ?

– Non. C’est le premier but de mon envolée.

– Mais pourquoi cet homme transportait-il ce

document à votre place ?

IXE-13 lui raconta le hold-up de la veille.

– J’ai usé de ce stratagème.

– D’après ce que je vois, il n’a pas réussi.

– Non, il est probable que Marius est en danger.

– Vous croyez qu’il peut être aux mains de ceux qui vous espionnaient ?

– C’est plus que possible.

IXE-13 rageait :

– Je ne pourrai donc jamais accomplir cette mission !

Il se tourna vers le sergent :

– Merci beaucoup, sergent, pour tout ce que vous avez fait, mais je ne puis partir. Il faut que je coure au secours de mon ami.

Qu’est-il donc arrivé à Marius ?

V

En sortant de la maison de pension, le Marseillais avait fait signe à un taxi qui attendait justement tout près.

– L’aéroport, s’il vous plaît, jeta-t-il au chauffeur.

La voiture se mit aussitôt en marche.

Soudain, Marius s’aperçut qu’il y avait quelqu’un sur le siège arrière.

– Tiens, vous avez un autre voyageur ?

– Non.

– Alors ?...

– Pas un mot. Il faudra que tu parles assez tout à l’heure.

– Ah bon.

Marius venait de tout comprendre. Il était tombé dans un piège.

– Où me conduisez-vous ?

– Ça ne te regarde pas.

Le Marseillais serrait fortement le crayon qui se trouvait dans sa poche.

L'automobile prit une petite route de campagne pour enfin s'arrêter devant une grosse maison qui semblait une ferme. L'homme, assis à l'arrière, sortit un revolver.

– Allons, passe devant.

Marius obéit en se disant :

– Peuchère, ils savent que je suis l'ami du patron et ils vont essayer de me faire parler.

Un homme vint ouvrir la porte.

C'était sans doute un domestique.

Il était cependant vêtu du vrai costume du paysan.

Ils passèrent tout de suite à l'arrière de la maison, et là, le domestique ouvrit une seconde porte donnant sur un escalier.

– La cave...

En effet, l'escalier menait dans la cave.

Une voix résonna :

– C'est toi Charlie ?

– Yes boss.

L'homme qui venait de prononcer ces trois mots « C'est toi Charlie ? » avait un léger accent étranger.

– Et puis ?

– Nous l'avons, boss.

Marius fut poussé dans la pièce.

L'homme l'examina.

Soudain, il se leva, ivre de rage :

– Mais, ce n'est pas lui...

– Quoi ?

– Ce n'est pas l'homme que je vous ai dit de m'emmener.

– Mais boss...

– Il n'y a pas de mais. Où avez-vous pêché cet idiot ?

– Boss, nous avons exécuté vos ordres à la

lettre.

– Comment ça ?

– Nous nous sommes postés devant la maison de pension et nous avons attendu. Lorsque nous avons vu sortir ce colosse, nous avons pensé que c'était lui.

– Imbécile.

– Mais boss, vous nous aviez dit : « C'est un homme grand, à la figure énergique, et très bien bâti. » Eh bien cet homme a toutes ces qualités-là.

Le boss rageait.

Marius en profita pour jeter un coup d'œil dans l'appartement.

Rien d'extraordinaire. Une table, des chaises, un divan.

Ce devait être un repaire qui servait à cacher cet espion allemand, celui que les deux autres appelaient le boss.

Le boss était grand et très mince. Il avait les cheveux d'un roux foncé, et ses yeux étaient très

brillants.

Marius commençait à comprendre toute l'affaire.

Les deux agents du boss ne connaissaient pas, IXE-13.

Cependant, ils avaient ordre de l'emmener et ils s'étaient trompés de personne, voilà.

Le domestique parut dans l'escalier.

– Monsieur Fritz, est-ce que je dois servir quelque chose ?

– Pas tout de suite, je vous sonnerai.

Fritz s'avança vers Marius.

– Votre nom ?

– Olive Labrasse.

– Ah, vous n'êtes pas anglais ?

– Non, Français.

– Qu'est-ce que vous faites, ici, en Angleterre ?

– Puis vous, est-ce que je vous le demande ?... Vous allez m'expliquer ce que cela veut dire.

– Écoutez mon ami, fit Fritz, ne vous fâchez pas, c'est une erreur...

– Une erreur ?

– Oui. Vous habitez une maison de pension sur la rue Victoria ?

– Oui.

– N'y a-t-il pas dans cette maison, un chambreur, du nom de Smith ?

Marius fit semblant de réfléchir :

– Smith... Smith... attendez, oui. Il y a bien un dénommé Smith.

– Bon, eh bien, cet homme est un bandit et nous voulons l'emmener. Mais mes hommes ont commis une erreur. Ils se sont mélangés.

Marius reprit :

– Smith, un bandit. Pourtant, il n'en a pas l'air.

– C'est cependant ce qui est arrivé. Vous avez lu les journaux ?

– Non.

– Eh bien, on dit que c'est même un assassin.
Il a tué un pauvre diable, hier, sur la rue Boyd.

– Je... je ne savais pas...

– Vous voyez, vous ne le connaissez pas. Il ne faut jamais se fier aux apparences.

Marius demanda brusquement :

– Mais, pourquoi ne le faites-vous pas arrêter par la police ?

– Impossible... pas tout de suite.

– Pourquoi ?

– Parce que, cet homme est un espion pour les Allemands.

– Pourtant, c'est un Anglais.

– Et moi, fit Fritz, je suis bien Allemand et je travaille pour les Alliés. Ça ne veut rien dire cela.

– Vous dites que cet homme est un espion ?

– Oui et il a volé un document très important. Il faut que nous mettions la main sur ce document avant de le livrer à la police.

Marius sourit :

– Je commence à comprendre.

Fritz sonna le domestique.

– Vous avez sonné ?

– Oui, apportez-moi deux consommations.

Se tournant vers Marius, il demanda :

– Qu'est-ce que vous prenez ?

– J'aimerais un verre de vin, si vous en avez.

– Nous avons de tout, monsieur.

– Alors, tant mieux.

Fritz commanda une bouteille de vin et deux verres.

Puis il fit signe à ses deux acolytes de se retirer.

– J'ai une idée, murmura-t-il. Laissez-moi seul avec ce Français. Je vous appellerai tout à l'heure.

– C'est ça.

Ils sortirent.

Le domestique revint avec une belle bouteille de vieux vin et deux verres.

Il servit les deux nouveaux amis.

Fritz leva son verre :

– À votre santé, et avec toutes mes excuses pour ce qui vous est arrivé.

– C'est déjà oublié, à la vôtre.

Ils burent.

– Fameux... c'est du vrai bon vin !

– Un autre verre, proposa Fritz.

– Pas tout de suite. Tout à l'heure.

Et le Marseillais murmura entre ses dents :

– Si tu penses me faire perdre la tête, tu te trompes.

Fritz déposa son verre, puis :

– Mon ami, seriez-vous prêt à nous rendre un grand service ?

– Moi ?

Fritz se reprit aussitôt :

– Je vous parle de cela, et j'oublie qu'il y a des Français qui sont de l'autre côté... du côté des nazis.

Marius devint rouge :

– Voulez-vous supposer que... moi travailler pour les nazis...

Fritz se mit à rire :

– C'est ce que je voulais savoir. Alors, vous ne refuserez pas de m'aider ?

– À quoi ?

– À capturer cet espion nazi dont je vous parlais tout à l'heure.

– Monsieur Smith ?

– Non, si je puis vous être utile.

– Vous le pouvez.

Marius reprit aussitôt :

– Mais vous allez me remettre en liberté, je ne veux pas du tout être prisonnier.

– Voyons mon ami, vous n'êtes pas prisonnier. Voici ce que vous allez faire.

– Je vous écoute.

– Vous allez retourner à la maison de pension.

– Où se trouve Smith ?

– Oui. Vous allez lui demander de prendre une marche avec vous... ou encore mieux, dites-lui que vous avez quelque chose de très important à lui montrer.

– Je trouverai bien quelque chose.

– C'est ça.

– Quand même, je suis déjà sorti une couple de fois avec lui.

– Tant mieux, ça arrange les choses. Mes hommes seront cachés dans un taxi. Vous y ferez monter Smith. Ils s'empareront de lui, et ne vous occupez plus du reste.

– Mais alors, c'est très facile.

– Oui, mais surtout, ne vous trompez pas. Cette fois, il ne faut pas qu'il y ait d'erreurs.

– Ne craignez rien, moi, je le connais Smith.

Marius se leva :

– Dois-je partir tout de suite ?

– Vous n'êtes pas pressé ?... prenez donc un autre verre de vin. Nous sommes entre amis, il faut se traiter.

Marius murmura entre ses dents :

– Toi, ma sale tête, tu ne diras pas la même chose tout à l’heure. Nous allons t’en préparer une petite surprise... tu verras, bonne mère.

VI

IXE-13 sauta dans un taxi et revint à la maison de pension.

On imagine la surprise de Gisèle en voyant apparaître son fiancé :

– Comment, toi ?

– Oui, comme tu vois.

– Mais, tu n’es pas parti ?

– Non.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il est encore arrivé quelque chose.

– Mais quoi ?

– Marius n’était pas au terrain d’aviation.

Gisèle se leva d’un bond :

– Qu’est-ce que tu dis ?

– Marius est disparu. Il lui est certainement

arrivé quelque chose.

– Mais comment se fait-il ?... pourtant, il n'y avait aucun danger pour lui...

IXE-13 tomba sur une chaise.

– Cette fois, je crois bien que c'est fini.

– Quoi ?

– Marius doit être tombé entre les mains de mes ennemis... des ennemis que je ne connais pas... je ne sais absolument rien d'eux.

Gisèle lui mit la main sur le bras :

– Calme-toi mon chéri, tout n'est pas perdu.

– Comment cela ?

– Les espions ne savent pas que le document se trouve dans le crayon. Marius ne dira rien, j'en suis certaine. Les nazis ne le tueront pas.

– Tu crois.

– Mais non, puisque c'est leur seule chance d'arriver jusqu'à toi.

IXE-13 soupira :

– Oui, il se peut que tu aies raison.

- J'en suis certaine. Il n'y a qu'une chose à faire.
 - Quoi ?
 - Attendre l'ennemi de pied ferme. Marius va certainement nous les envoyer. Il sait que tu ne partiras pas sans le crayon.
 - C'est bien entendu.
- IXE-13 serra la main de sa fiancée :
- Merci Gisèle... tu m'as beaucoup aidé...
 - Mais voyons...
 - Franchement, je commençais à être un peu découragé. Mais il ne faut pas. Il faut lutter et remporter la victoire.
 - Bravo, je reconnais bien là, le véritable IXE-13.

Fritz et Marius vidèrent le flacon de vin.

Puis, le boss sonna :

Le domestique parut :

– Monsieur ?...

– Appelez mes deux amis. J'ai besoin d'eux.

– Bien.

Le domestique sortit.

Bientôt les deux hommes qui avaient emmené Marius, firent irruption dans la pièce.

– Oui, boss ?

– Vous allez repartir avec monsieur. Il va nous livrer monsieur Smith.

– Ah !

– Vous n'aurez qu'à suivre ce qu'il vous dira. Nous avons dressé un bon plan.

– Très bien, boss.

Fritz tendit la main à Marius.

– Alors, au revoir et bonne chance.

– Merci.

Marius prit la main de l'homme. Il aurait préféré lui donner l'un de ses terribles coups de poing en pleine figure, mais il fallait se retenir pour le moment.

– Comptez sur moi, dit Marius, je vais vous

l'emmener votre homme.

– Vous rendrez un fier service aux Nations Unies.

Marius pensait en lui-même.

– Qu'est-ce qu'il dirait, s'il savait que c'est moi qui l'ai, ce fameux document ?

Suivi des deux complices de Fritz, il sortit de la maison et sauta dans la voiture.

– Où allons-nous ? demanda le chauffeur.

– Nous retournons à la maison de pension.

– Très bien !

La voiture se mit en marche.

– Vous n'arrêterez pas directement devant la maison.

– Pourquoi ?

– Parce que nous pourrions éveiller les soupçons de monsieur Smith. Vous arrêterez sur l'autre rue.

– Entendu.

– Vous resterez là. J'entrerai à la maison et je

ferai tout en mon possible, pour faire sortir Smith. Nous tournerons le coin et nous monterons dans votre voiture.

– Je comprends, dit l'un des deux hommes.

– C'est-à-dire, que lui montera, dit Marius. Moi, mon ouvrage sera terminé. Ce sera à vous d'agir.

– Bon, c'est entendu.

Ils firent le reste du chemin sans dire un mot.

Nous approchons.

– Passez tout droit, sans arrêter, vous me laisserez descendre sur l'autre rue.

– Oui, oui.

La voiture passa devant la maison, tourna le coin de la rue et s'arrêta enfin.

– Je fais cela le plus vite possible.

– Nous vous attendons.

Marius descendit et se dirigea vers la maison.

– Attendez... attendez, mes enfants, vous allez avoir votre surprise, vous autres aussi.

Il entra.

IXE-13 et Gisèle étaient dans le petit salon.

– Bonjour patron.

IXE-13 se leva d'un bond :

– Marius... toi ?...

– Mais oui, peuchère. Mais qu'est-ce que vous avez ?... Vous n'êtes pas content de me voir ?

– Mais oui... Où étais-tu ?... pourquoi n'es-tu pas venu me porter le crayon à l'aéroport ?

– Peuchère, je n'étais pas capable. J'étais prisonnier.

– Prisonnier ?

– Parfaitement. Mais pas pour longtemps. Je leur ai joué un bon tour... vous allez voir, je vais tout vous conter. Patron, ils m'ont pris pour vous.

– Qu'est-ce que tu racontes là ?...

– Commence par le commencement, fit Gisèle, nous comprendrons mieux.

– Très bien. En sortant d'ici, j'ai appelé un taxi... or...

– Ainsi, ce cher monsieur Fritz attend ma visite ?

– Oui.

– Eh bien, nous allons y aller.

Marius parut surpris :

– Vous avez l'intention de vous laisser prendre par ses deux acolytes ?...

– Mais non, Marius. Nous allons sortir par l'arrière et nous allons nous rendre immédiatement à la maison. C'est Fritz qui est le chef, c'est lui qu'il faut capturer en premier lieu.

– Bien patron.

Il se tourna vers sa fiancée :

– Gisèle ?

– Oui.

– Tu vas venir avec nous. Nous ne serons pas trop de trois.

Marius se leva :

– Préparez-vous, pendant ce temps-là, je vais

aller avertir mes deux amis, d'être patients.

– Tu es fou Marius...

– Mais non. Ils pourraient s'inquiéter de ma trop longue absence. Je vais leur dire que vous êtes sorti mais que vous devriez être de retour dans un quart d'heure.

IXE-13 sourit :

– Fais comme tu voudras.

Marius sortit de la maison et se dirigea vers l'autre rue.

L'automobile était toujours là.

– Eh bien, demanda Charlie ?

– Il n'est pas à la maison.

– Sorti ?

– Oui, pour une dizaine de minutes, peut-être un peu plus. Il vous faut attendre.

– Oh, nous ne sommes pas pressés. Pourvu que nous l'attrapions, c'est le principal.

– Alors, soyez patients. Je vous l'emmènerai le plus tôt possible.

Marius leur fit un salut de la main et revint vers la maison de pension.

IXE-13 et Gisèle étaient prêts à partir.

L'espion tendit un revolver à Marius.

– Tiens.

Marius le prit.

– Il se peut que nous en ayons besoin, fit IXE.

Ils se dirigèrent vers l'arrière de la maison et sortirent par la ruelle.

Enfin, ils débouchèrent sur une autre rue et IXE-13 fit signe à un taxi.

– Tu te souviens du chemin ? demanda-t-il à Marius.

– Ne craignez rien, patron.

La voiture s'arrêta.

Gisèle et IXE-13 montèrent à l'arrière et Marius s'assit à l'avant.

– Je vais vous dire quel chemin prendre, je ne connais pas le nom de la rue.

– Très bien, fit le chauffeur.

La voiture partit.

IXE-13 chuchota à l'oreille du Marseillais :

– Fais-le arrêter avant d'arriver.

– J'y avais pensé, patron.

La route se continua sans que personne ne vienne briser le silence.

Enfin, Marius dit :

– Vous pouvez arrêter ici, chauffeur.

– Bien.

Nos trois amis descendirent.

IXE-13 paya le chauffeur, et la voiture s'éloigna aussitôt.

– Venez, dit Marius.

Il montra une maison du doigt.

– Vous voyez cette grosse maison, là-bas ?

– Oui.

– Eh bien, c'est là.

Deux minutes plus tard, ils arrivaient vis-à-vis la maison.

– Combien sont-ils à l'intérieur ? demanda
IXE-13.

– Seulement deux, je crois. Fritz dans la cave,
et le domestique en haut.

Marius s'avança vers le perron, et fit signe à
IXE-13 et à Gisèle de se cacher derrière lui.

Il frappa à la porte.

Le domestique vint ouvrir.

– Ah ! bonjour, monsieur.

– Il faut que je vois monsieur Fritz
immédiatement.

– Ah bon, très bien, entrez monsieur.

Il laissa passer Marius.

Le Marseillais lui décocha alors un terrible
coup de poing et le domestique s'écroula sans
prononcer une parole.

– Venez patron.

– C'est du beau travail, Marius.

IXE-13 se tourna vers Gisèle.

– Reste ici et surveille l'entrée.

Marius et IXE-13 se dirigèrent vers la cave.

– Je vais descendre seul, fit IXE-13. Reste au haut.

– Bien, patron.

L'espion canadien sortit son revolver et ouvrit la porte donnant sur l'escalier.

– C'est toi, Charlie ? fit une voix.

– Oui boss.

– Tu as le prisonnier ?

– Oui.

IXE-13 apparut dans la petite salle.

Fritz ouvrit de grands yeux :

– C'est moi que vous cherchez, monsieur Fritz ?

VII

Fritz devint pâle comme la mort.

Il porta vivement la main à sa poche.

– Pas un geste, où je tire, dit IXE-13.

– Bandit !

– Comment, vous me traitez de bandit ?...

Vous ?...

– Oui.

– Vous êtes un assassin.

Fritz sourit :

– C'est ce que nous verrons.

Il lui fit signe :

– Allons, montez.

– Montez.

Fritz dut obéir.

En arrivant au haut de l'escalier, il reconnut

Marius.

– Comment, vous ?...

– Me prenez-vous pour un imbécile, peuchère.
J'ai vu clair dans votre jeu.

– Salaud.

– Vous nous prenez pour des enfants,
monsieur Fritz.

IXE-13 interrompit son ami :

– Nous n'avons pas de temps à perdre, Marius,
il faut rejoindre les deux autres.

– Voulez-vous que j'aille les chercher ?

– Ce serait une bonne idée. Pendant ce temps,
je vais ligoter soigneusement Fritz et le
domestique et je vais appeler les autorités de
l'armée.

– Parfait, patron.

Marius s'approcha du téléphone et appela un
taxi.

Cinq minutes plus tard, il partait pour la
maison de pension.

IXE-13 se mit en communication avec Scotland Yard.

– Il faut absolument que je parle au grand chef. Dites-lui que c’est l’ami de Sir Arthur qui parle. Il comprendra.

Quelques secondes passèrent, puis une voix reprit :

– Allo ? ici le directeur de Scotland Yard.

– Ici l’homme que vous aviez arrêté hier matin, chef.

– Oui, qu’est-ce qu’il y a ?

– Je viens de mettre la main sur un nid d’espions. Pourriez-vous prévenir les autorités et envoyer quelqu’un ? Je crois que ce sont ces espions qui ont assassiné Sir George.

– Très bien.

IXE-13 donna la description de la place.

– Nous serons là dans dix minutes.

L’espion raccrocha.

Aidé de Gisèle, il ficela soigneusement ses deux prisonniers.

– Aussitôt que Marius aura emmené les deux autres, je partirai.

– Pour où ?

– Pour les États-Unis. Tu sais que j'ai une mission à remplir.

– C'est vrai... j'avais complètement oublié.

– Tu veux partir aujourd'hui ?

– Oui, il le faut. J'aurais dû être en route depuis déjà près de deux heures, répondit le Canadien, en jetant un coup d'œil sur sa montre.

Marius fit arrêter le taxi à quelques pieds de la maison de pension.

Il paya la course et descendit.

Sans hésiter, il se dirigea vers l'autre rue où se trouvait la voiture des complices de Fritz.

Les deux hommes étaient toujours à l'intérieur, attendant patiemment l'arrivée de leur nouvel allié.

En voyant approcher Marius, Charlie descendit :

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– L'homme ne semble pas vouloir venir.

– Il n'est pas arrivé ?

– Pas encore. Plus que ça, il a même payé sa chambre. Le concierge ne sait pas s'il reviendra.

– Diable !

– Je crois que nous ferions mieux d'aller prévenir monsieur Fritz.

– Allons-y.

– Je viens avec vous, dit Marius. Si je puis aider à quelque chose, je suis bien prêt.

– Alors, montez, vite.

Marius prit place à l'arrière de la voiture.

Les deux espions semblaient de mauvaise humeur.

– Fritz ne sera pas content.

Marius murmura :

– Non, mais moi, je connais quelqu'un d'autre qui va l'être.

La voiture roulait à toute vitesse.

Elle arriva enfin à la maison.

Marius descendit, suivi de Charlie et son complice.

Le Marseillais les laissa passer les premiers, et comme ils entraient dans la maison, il sortit son revolver.

IXE-13 et Gisèle les attendaient, eux aussi.

En un rien de temps, les deux espions furent faits prisonniers et allèrent rejoindre leur complice dans un coin.

IXE-13 se tourna vers Marius :

– Le crayon ?

Marius le sortit de sa poche.

– Voilà, patron.

– Merci.

– Vous partez tout de suite ?

– Oui, je vais prendre la voiture de ces bandits.

Il tendit la main à Marius.

– Au revoir. Débrouille-toi avec eux.
D'ailleurs, les autorités doivent venir les

chercher.

– Bon voyage, patron.

– Merci.

IXE-13 embrassa Gisèle, puis il sortit, monta dans l'automobile et prit le chemin de l'aéroport.

Une voiture s'arrêta devant la maison.

Cinq hommes en descendirent.

Marius alla leur ouvrir la porte.

– Messieurs ? qu'y a-t-il pour vous ?

Le plus vieux des hommes s'avança :

– N'est-ce pas ici que...

– Ah oui, je comprends, entrez messieurs, les prisonniers sont là.

Ils entrèrent.

Le plus vieux demanda :

– N'y avait-il pas quelqu'un d'autre avec vous ?...

– Si, dit Gisèle, un autre homme, mais il est parti.

– Parti ?... où ça ?

– En voyage.

Marius demanda :

– Peuchère, vous ne seriez pas Sir Arthur ?

– Tout juste.

– Il me semblait. Je me présente, Marius Lamouche, et voici ma compagne Gisèle Tubœuf.

Sir Arthur leur serra la main :

– J'ai beaucoup entendu parler de vous.

Sir Arthur se tourna vers les hommes :

– Emmenez les prisonniers, moi, je reste ici, je vais inspecter la maison.

Fritz et ses complices furent hissés dans l'automobile et bientôt, Sir Arthur demeura seul avec Gisèle et Marius.

Gisèle demanda :

– Sir Arthur ?

– Oui.

– Pouvons-nous vous aider ? Depuis que le patron est parti...

– Je comprends. Eh bien oui, il faut que je fouille cette maison de fond en comble afin de trouver des preuves contre ces espions.

– Peuchère, nous allons vous fouiller cela.

Et nos deux Français, heureux de pouvoir se rendre utiles, se mirent aussitôt à la besogne.

Les recherches furent fructueuses.

Surtout dans la cave, on trouva des papiers et des codes concernant les espions.

– Notre preuve est faite, dit Sir Arthur.

– C'est suffisant ?

– Assez pour les faire passer comme criminels de guerre.

– Comment ça ?

– Ces espions donnaient des signaux aux avions pour le bombardement de Londres. Les messages se rapportent tous à cela.

Marius demanda :

– Comment se fait-il qu'ils ont reçu des messages, il n'y a pas de poste télégraphique ici ?

– Non. Mais les espions sont bien organisés. Je suis certain, cependant, que vous venez de mettre la main sur une des branches importantes.

– Il faudrait les faire parler.

– Devant la mort, ils parleront, fit Sir Arthur avec sûreté. Avant de quitter les deux Français, le nouveau chef du service d'espionnage demanda :

– Vous voulez travailler, je suppose ?

– Peuchère, nous ne demandons que cela.

– Eh bien, donnez-moi votre adresse. Je me mettrai en communication avec vous le plus tôt possible.

– Très bien, Sir.

– Taxi ?

– Oui, monsieur ?

– Conduisez-moi immédiatement à l'aéroport.

– Bien.

La voiture se mit en marche.

Une demi-heure plus tard, IXE-13 en

descendait.

Il se dirigea immédiatement vers le hangar numéro 7.

De nouveau, le garde lui barra le chemin.

– Halte !

– Je veux voir le sergent Ducault.

– Je regrette, mais le bureau du sergent est fermé pour jusqu'à demain.

– Mais il faut absolument que je le voie.

– Impossible. Où est-il en ce moment ?

– Probablement à son souper.

– Il demeure ici ?

Le garde montra les baraques du doigt.

– Il couche dans la quatrième.

– Très bien, merci. Je vais essayer de le trouver.

IXE-13 s'éloigna, maudissant encore ce contretemps.

Il entra dans la baraque numéro quatre, mais il n'y avait personne.

Dans la baraque numéro 5, il aperçut un aviateur.

– Pardon, vous connaissez le sergent Ducault ?

– Oui.

– Je voudrais absolument lui parler. Savez-vous où il se trouve ?

– Oh... je ne pourrais dire, mais je vais le chercher pour vous.

– Merci bien.

L'aviateur s'éloigna en criant :

– Attendez-le dans la baraque numéro 4.

– Bien.

IXE-13 retourna près du lit du sergent.

Cinq, dix minutes s'écoulèrent.

Enfin, la porte s'ouvrit et le sergent parut.

– Ah, c'est vous !

– Oui. Bonsoir Sergent.

– Bonsoir. Et puis ?...

– J'ai ce qu'il me manquait. Je suis prêt à partir.

– Vous avez retrouvé votre ami ?

– Oui. Plus que ça, nous avons pincé quatre espions nazis.

– Non ?

– C'est la vérité.

Il y eut un silence, puis l'as des as demanda :

– Maintenant, dites-moi, avez-vous toujours un avion à ma disposition ?...

– C'est-à-dire que...

– Quoi ?

– L'avion que j'avais fait préparer pour vous est parti, mais je vais en faire préparer un autre.

– Merci bien !

Le sergent sortit avec IXE-13.

– Ce sera peut-être un peu long, car il va falloir que je trouve des hommes et plusieurs sont partis.

L'espion demanda :

– Préférez-vous que j'attende à demain ?

– Non, non, je vais faire mon possible. Allez

m'attendre devant le numéro 7.

– Bien.

Le sergent partit.

Il entra dans presque toutes les baraques et réussit à recruter quatre hommes.

– Il faut inspecter un avion, remplir ses réservoirs, etc...

– Bien sergent.

– Alors, venez.

Ils se dirigèrent vers le hangar numéro 7.

Les aviateurs se mirent à l'ouvrage.

Une heure plus tard, l'avion était prêt à prendre son vol. Le sergent fit signe à IXE-13.

– Venez avec moi, dit-il.

Il l'emmena dans son bureau.

– Asseyez-vous.

Ducault expliqua :

– Il faut que je vous fasse remplir quelques formules, ce sont les règlements.

– Je comprends.

IXE-13 dut apposer sa signature sur trois feuilles.

Le sergent alla ouvrir une grande armoire.

– Tenez, voici un parachute. C’est toujours nécessaire. De plus, votre avion est muni de deux mitrailleuses. Au cas d’attaque, vous pourrez vous défendre.

– Bien, sergent.

– Attendez-moi, je vais aller vous chercher quelques provisions. C’est toujours nécessaire. On ne sait jamais ce qui peut vous arriver.

– Bien.

– Lorsque vous serez rendu en Amérique, pourriez-vous me télégraphier ?

– Certainement. J’étais pour le faire sans que vous me le demandiez.

IXE-13 hésita, puis :

– Sergent ?

– Oui.

– J’aurais un service à vous demander.

– Lequel ?

– Lorsque vous aurez reçu le télégramme, pourriez-vous aller prévenir mes deux amis que je suis arrivé là-bas sain et sauf.

– Certainement, ce sera un plaisir pour moi, d'autant plus qu'ils sont Français comme moi.

– Je vous remercie infiniment.

IXE-13 donna l'adresse de la maison de chambres.

– Ils sont en pension, là.

– Eh bien, aussitôt que j'aurai des nouvelles, je les leur communiquerai.

– Merci infiniment.

IXE-13 se dirigea vers le hangar numéro 7.

– Je reviens dans deux minutes.

Comme il allait s'éloigner, le sergent se retourna brusquement :

– Que je suis bête, je gage que vous n'avez même pas soupé.

– Ça n'a pas d'importance, je suis déjà en

retard.

– Au contraire, c’est très important. Il ne faut pas que votre estomac soit vide.

Et IXE-13 dut suivre le sergent à la cantine.

Ducault lui fit prendre un bon repas, puis il lui fit mettre des provisions dans une petite valise.

– Emportez cela.

– Merci, sergent. J’espère qu’un jour, je pourrai vous rendre les mêmes services.

L’avion était sorti du hangar.

IXE-13 tendit la main au sergent :

– Au plaisir de vous revoir.

– C’est ça, j’attendrai de vos nouvelles.

L’espion monta dans l’avion. Il ajusta son casque et ses lunettes.

Les moteurs grondèrent.

IXE-13 regarda autour de lui.

– Bon... je n’oublie rien...

Il tâta, dans sa poche, le fameux crayon qui lui avait causé tant de trouble...

– Allons-y !

Il fit un dernier signe de la main au sergent Ducault puis pesa sur le levier.

L'avion s'éleva lentement dans les cieux.

IXE-13 partait pour l'Amérique, laissant ses deux amis derrière lui.

Une nouvelle mission commence pour lui.

Les difficultés qu'il a eues en Angleterre, avec son crayon, se renouvelleront-elles de ce côté-ci de l'Atlantique ?

Les espions nazis semblent bien renseignés.

Savent-ils qu'IXE-13 est parti pour les États-Unis avec des documents d'une importance extrême ?

Dans quelles nouvelles aventures se verra plongé notre héros ?

Ne manquez pas de lire le prochain chapitre des aventures de l'as des espions canadiens, l'agent IXE-13.

Cet ouvrage est le 290^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.